

Articoli/Articles

LA CONTROVERSE DE GALIEN CONTRE ASCLÉPIADE ET
LES MÉTHODIQUES:
DÉFENDRE L'UTILITÉ DU MÉDECIN

FREDERIC LE BLAY
Université de Nantes, F

SUMMARY

*GALEN'S POLEMICS AGAINST ASCLEPIADES AND METHODISTS:
DEFENDING THE USEFULNESS OF MEDICINE*

In his attacks against Asclepiades and his followers, Galen did not only criticize a different theoretical approach on healing. The issue was more fundamental. In their definition of medicine, Methodists could be seen as the advocates of a rather 'light' version of medicine, which made it popular and easy to understand. According to Methodists themselves, practitioners could be trained in a very short period of time. Such a view on medicine could make the basics of the art of healing affordable to everyone. Galen, who had a very ambitious conception of his art, was promoting a strong intellectual and philosophical approach to medicine as well as the idea that medical practitioners are thoroughly educated specialists. He was defending the social legitimacy of his profession.

Dans le livre XXVI de son *Histoire naturelle*, consacré aux remèdes¹, Pline l'Ancien s'arrête sur le cas de ce qu'il appelle la nouvelle médecine, et son représentant, Asclépiade. Le chapitre est ainsi annoncé dans la table des matières du livre I: *De noua medicina de Asclepiade medico*. Le lecteur apprend dans cette parenthèse historique que, à une époque où la médecine était devenue un art fondé

Key words: Galen - Asclepiades - Methodists - Polemics

sur des connaissances solides et bien établies, Asclépiade, qui était un maître d'éloquence du temps de Pompée, voulut s'improviser médecin. Il ne tirait pas assez de profits de sa première activité mais se trouvait avoir des compétences dans différents domaines. Il ne s'était jamais véritablement occupé de thérapie, affaire d'observation et d'expérience, mais pouvait aligner les discours enflammés et bien étudiés. Il réduisit ainsi la médecine à une série de présupposés aboutissant à cinq remèdes utiles en toute occasion: l'abstinence de nourriture, l'abstinence de vin, les frictions corporelles, la promenade, le transport en litière². Pline détaille ensuite les points sur lesquels Asclépiade exprimait son opposition à l'égard des pratiques thérapeutiques traditionnelles.

Le personnage en question est bien connu des historiens de la médecine antique: il s'agit d'Asclépiade de Bithynie, qui vint s'installer à Rome au I^{er} siècle av. J.-C. Selon les termes de D. Gourevitch, "il appartient à la vague des médecins pro-romains de cœur, ou romanisés parce qu'il le fallait bien, qui quitta alors la Grèce"³. Sa doctrine, qui connut rapidement un grand succès, fut à l'origine de l'apparition d'une nouvelle école médicale, la secte méthodique, dont l'influence en milieu romain fut considérable⁴. On ne reviendra pas ici sur le fond de cette doctrine révolutionnaire mais plutôt sur sa réception et sur les réactions que la fortune de cette nouvelle approche thérapeutique suscita⁵. Le dossier est déjà bien connu mais il nous paraît important de mettre en évidence l'enjeu fondamental d'une polémique virulente, orchestrée pour l'essentiel par Galien de Pergame.

Le premier point historique sur lequel il faut d'emblée insister est la très grande popularité dont le méthodisme et ses représentants jouirent. Avec D. Gourevitch, on peut affirmer que cette secte apparue sur le tard fut "la plus brillante de l'époque impériale, novatrice et féconde"⁶. On ne comprendrait pas ce qui va suivre sans avoir à l'esprit ce fait bien attesté. La perte de nombreux et importants traités issus de cette école a fortement contribué à estomper ce tableau; les adversaires du métho-

disme furent incontestablement pour beaucoup dans cet effacement mémoriel. Nous n'avons ainsi rien conservé des écrits des premiers méthodiques que furent Thémison de Laodicée et Thessalos de Tralles⁷. Commençons par les détracteurs, dont les arguments feront comprendre l'objet du délit. La violence et la ferveur des attaques portées par Galien contre les tenants de cette méthode médicale atteste de sa popularité et, d'une certaine manière, celui qui est peut-être l'un des principaux responsables de la perte des sources textuelles elles-mêmes et aussi l'un des témoins de la vigueur d'une pratique qui eut de nombreux adeptes⁸. Selon le médecin de Pergame, les Méthodiques auraient affirmé qu'il n'était pas indispensable d'avoir des connaissances spécifiques pour pratiquer la médecine. Ils auraient ainsi refusé le premier aphorisme hippocratique déclarant que "la vie est brève, l'art est long", considérant au contraire que "la vie est longue et l'art est bref"⁹. Une telle posture pouvait incontestablement contribuer à la fortune de cette doctrine à même d'attirer des sectateurs ne souhaitant pas s'embarrasser de longues années d'apprentissage. La médecine des Méthodiques aurait pu être enseignée en six mois car le médecin n'avait pas besoin de connaissances anatomiques ou physiologiques mais seulement de conceptions globales sur la maladie et ses causes¹⁰. Galien, de tous les médecins connus de l'Antiquité, fut celui dont la formation fut la plus aboutie, la plus complète et sans doute également la plus longue¹¹. Toute son œuvre consiste à défendre une conception de la médecine comme art total impliquant la maîtrise d'une somme de connaissances non seulement techniques mais également philosophiques. On comprend qu'il ne pouvait pas soutenir de telles allégations. La question même du niveau social des médecins était en jeu, comme l'indique l'observation suivante:

Si ceux qui vont devenir médecins n'ont pas besoin de la géométrie, de l'astronomie, de la dialectique, de la musique, ni d'aucune connaissance appropriée, selon la promesse du très noble Thessalos, ni d'une longue

*expérience, ni de l'habituel art des faits, alors être médecin est facile pour tout le monde. C'est pourquoi, même les cordonniers, les maçons, les teinturiers, les forgerons, laissant de côté ces vieux métiers, se consacrent déjà aux travaux de la médecine*¹².

Ce tableau doit naturellement être nuancé en considération de son auteur. On sait à quel point la polémique peut grossir à dessein le trait et présenter un miroir déformant de la réalité. Il n'en reste pas moins qu'il nous dit quelque chose sur l'opposition entre deux conceptions de la pratique médicale. Nous n'hésiterons pas à qualifier l'une de savante et l'autre de pragmatique¹³.

Sur le plan doctrinal, il est un point qui sous-tend certainement la critique galénique que nous aimerions toutefois nuancer dès à présent dans le cadre de cette démonstration. On a pu rattacher l'étiologie des Méthodiques, via leur précurseur Asclépiade, à l'atomisme démocritéen et, par voie de conséquence, à la physique épicurienne. L'association est tentante et n'est pas sans fondement. Ainsi dans son *De usu partium*, Galien lie étroitement les deux noms d'Épicure et d'Asclépiade comme tenants d'une conception anti-finaliste, c'est-à-dire l'exact opposé de la sienne. À propos des tendons qui rendent le mouvement des mains possible, Galien soutient qu'ils ont été faits tels qu'ils sont antérieurement à leur fonction, dans une visée finaliste, et non l'inverse, comme voudraient le faire croire certains:

*Maintenant il importe de ne pas passer sous silence ce que disent, en discutant sur ce sujet, quelques-uns de ceux qui embrassent les opinions d'Épicure, le philosophe, et d'Asclépiade, le médecin, mais d'examiner avec soin leurs discours et de montrer en quoi ils se trompent*¹⁴.

Même posture polémique quand il en vient à admirer la parfaite disposition des dents:

Mais voici un phénomène beaucoup plus merveilleux; lors même qu'on aurait attribué aux atomes (ἄτομοι) d'Épicure et aux molécules (ὄγκοι)

d'Asclépiade le bonheur dont nous parlions plus haut, on se refuserait encore à l'admettre, et l'on soutiendrait que la régularité des dents est l'œuvre d'un maître équitable plutôt que celle d'un tourbillon heureux (κίνησις εὐτυχής): ce phénomène que les dents inférieures correspondent exactement aux dents supérieures, bien que les mâchoires ne soient pas semblables, c'est la marque d'une suprême équité. [...] Accordons encore cela néanmoins à ces heureux atomes qui se meuvent au hasard, au dire de ces philosophes, et qui ont tout l'air pourtant d'achever toutes choses avec plus de réflexion qu'Épicure et Asclépiade. Car il faut admirer et les autres dispositions prises par les atomes, et celle-ci, que ce n'est pas chez les hommes seulement mais chez les animaux, qu'ils ont placé en arrière les molaires, et les incisives en avant. Que pour une espèce d'animaux leur tourbillon eût été aussi heureux, cela était admissible; mais qu'il l'ait été pour toutes les espèces également, cela marque déjà bien du sens et de la réflexion¹⁵.

On comprend bien que l'opposition de Galien est ici radicale, qu'elle ne porte pas seulement sur des points techniques ou des divergences en matière d'observation anatomique mais qu'elle oppose deux visions philosophiques, l'une finaliste – ou téléologique, l'autre contingente. Il est certain qu'une doctrine médicale dérivant d'une vision contingente de la nature peut aisément faire l'économie d'une spéculation approfondie cherchant à comprendre les principes de l'anatomie et de la physiologie humaines et se contenter d'une approche purement factuelle et descriptive prenant acte des faits de nature sans chercher à en percer les mystères ni en établir les raisons d'être. L'exigence intellectuelle et philosophique de la conception d'un Galien conduit le médecin à fonder sa pratique sur un savoir complet qui dépasse largement le strict cadre du corps humain et de ses pathologies.

Ce n'est pas qu'un Épicure ne fasse pas l'effort de fonder sa philosophie sur une vision du monde car, au contraire, la physique constitue l'un des fers de lance de sa doctrine. Mais une fois accepté le principe de la contingence atomique, il est certain qu'un certain nombre d'interrogations n'ont plus raison d'être. Et la médecine d'Asclé-

piade, et à sa suite des Méthodiques, qui est bien plus une pratique qu'une philosophie, peut se satisfaire d'une vision synthétique du corps et de la maladie sans chercher à pousser l'investigation au-delà. Il serait bien sûr difficile de soutenir l'absence d'un lien entre cet atomisme philosophique et la doctrine d'Asclépiade¹⁶. Il convient cependant de la considérer avec prudence. J. T. Vallance a en effet bien montré que le rapprochement étroit entre Asclépiade et Épicure était d'origine galénique et qu'il s'inscrivait dans le cadre du dénigrement général du méthodisme, pour ce qui est de la médecine, et de l'Épicurisme, pour ce qui est de la philosophie¹⁷. Galien, on le sait, avait des affinités fortes avec la philosophie du Portique et pouvait regarder vers le platonisme. En aucun cas l'épicurisme ne constituait pour lui un fonds doctrinal valide. Mais dès lors que l'on étudie d'assez près la littérature méthodique conservée, on constate non seulement qu'un tel héritage philosophique n'est pas explicitement revendiqué, mais également qu'il n'est peut-être pas si évident ni si direct que Galien s'attache à le faire croire.

Il convient de replacer le débat dans le contexte antique des polémiques entre écoles qui façonnait l'éducation et la culture des contemporains de Galien. On ne peut en effet comprendre l'histoire de la philosophie ancienne sans avoir à l'esprit sa dimension agnostique. La philosophie est affaire d'adhésion à une doctrine et sa pratique implique la polémique et la controverse à l'égard de tout sectateur d'une doctrine concurrente. Cette situation a eu tendance à renforcer et à figer les frontières, de manière parfois simplificatrice. On sait bien que la polémique aime grossir le trait. La médecine, elle aussi divisée en sectes, reprend à la philosophie ce modèle partisan. L'argumentation de Galien contre les Méthodiques gagne donc en poids si elle peut se doubler de la condamnation d'un système philosophique qui ne manquait pas de détracteurs. Notre époque ne conçoit plus les débats scientifiques et philosophiques sur le même mode¹⁸; ainsi, avec le recul du temps, les liens unissant doctrines médicales

et systèmes philosophiques ne nous apparaissent plus aussi étroits qu'ils pouvaient paraître. Ph. van der Eijk a bien montré que le méthodiste Caelius Aurelianus pouvait revendiquer d'autres affiliations épistémologiques que l'atomisme de Démocrite ou d'Épicure¹⁹. L'enjeu véritable et profond de la controverse nous paraît être ailleurs. Les Méthodiques surent développer un système explicatif de la maladie qui leur permettait de passer de l'observation à la thérapie selon une voie qui peut paraître simple et sûre. L'apparente simplicité de leur doctrine plut au grand public. L'observation du phénomène – ce que nous appelons aujourd'hui les symptômes – permettait de rattacher l'état pathologique à une communauté et de définir à partir de là la thérapie. Deux communautés principales étaient établies, l'état relâché et l'état resserré, à laquelle une troisième s'ajouta rapidement, l'état mixte²⁰. Le traitement consistait essentiellement à rétablir le corps ou la partie du corps affectée dans l'état contraire à celui défini par la communauté. Le vulgarisateur Celse résume ainsi:

Cognito igitur eo quod ex his est, si corpus adstrictum est, digerendum esse; si profluuiio laborat, continendum; si mixtum uitium habet, occurrendum subinde uehementiori malo. Et aliter acutis morbis medendum, aliter uetustis, aliter increscentibus, aliter subsistentibus, aliter iam ad sanitatem inclinatis.

Donc une fois reconnu lequel des trois types se présente, si le corps est resserré, il faut le desserrer, s'il souffre d'épanchement, le contenir; s'il a une affection mixte, il faut parer d'abord au mal le plus violent. Le traitement doit aussi être différent pour les maladies aiguës, différent pour les maladies chroniques, différent quand elles sont dans leur phase croissante, différent dans leur phase stationnaire, différent quand elles inclinent déjà à la santé²¹.

On comprend ce qu'un tel résumé peut avoir de simple et, d'une certaine manière, de rassurant pour le lectorat de l'encyclopédiste, venu chercher dans le *De medicina* quelques connaissances médicales élémentaires. La seconde phrase de ce passage devait être citée

car elle introduit des considérations d'ordre clinique qui viennent nuancer quelque peu l'impression initiale. Les Méthodiques furent en effet des cliniciens hors pair, comme en témoigne la lecture des textes conservés, et l'on devine que l'observation du phénomène ne pouvait se limiter au cadre simpliste des deux communautés principales, auxquelles les détracteurs de la secte – ou même simplement les vulgarisateurs – ont généralement résumé leur doctrine.

J. Pigeaud a bien montré que l'épistémologie méthodique résout la question du temps, si prégnante dans la pratique médicale²². L'indication n'est pas un fait d'observation répétée; elle n'est pas un fait de démonstration; elle ne prend pas de temps, de durée, elle est immédiate. Elle est la saisie d'un rapport nécessaire et objectif. Cette définition élimine la sémiologie et l'interprétation, qui sont au cœur de l'épistémologie et de la pratique défendues par les tenants de l'hippocratisme. Comme le dit J. Pigeaud, il y a dans une telle posture quelque chose qui relève de l'urgence, une urgence qui n'est pas thérapeutique mais logique. "Immédiatement et sans délai les faits sont mis en relation avec l'utile par leur propre saisie"²³.

L'art médical disparaît comme *ars coniecturalis*, art de l'interprétation des signes, et ne devient ni plus ni moins qu'une science exacte. Galien note que les Méthodiques appellent la médecine une science à part entière (δι' ὅλου ἐπιστήμη)²⁴. Les Méthodiques peuvent adopter cette posture car ils mettent leur science tout entière du côté de l'objet et non de celui du praticien. Une pratique qui affirme de la sorte son objectivité, en vertu de principes dont la saisie est assez immédiate, ne pouvait que séduire et rassurer les patients. Dans la même perspective, le fait de prôner une formation courte pour le futur praticien devient somme toute acceptable. Il n'est pas difficile de mesurer à quel point cette école pouvait être perçue comme une menace par les praticiens exerçant un art fondé sur la conjecture. Ayons à l'esprit le premier aphorisme d'Hippocrate: "La vie est courte, l'art est long, l'occasion fugitive, l'expérience trompeuse, le

jugement difficile”²⁵. Nous avons rappelé que Galien voyait dans les sectateurs d’Asclépiade des adversaires de cette conception inscrivant l’art médical dans une temporalité longue.

Or nous voulons poser que cette médecine répondait aux attentes des contemporains et qu’elle s’inscrivait parfaitement dans la culture des hommes et des femmes dont elle prenait en charge la santé. Il faut considérer que l’apparition de la secte méthodique a pu être une réponse à une situation sociale nouvelle et à une insatisfaction généralisée à l’égard de la pratique médicale issue des écoles de la période hellénistique²⁶. V. Nutton met en évidence deux types de pratiques médicales, celle qui s’applique à des patients singuliers et celle qui concerne un plus grand nombre de personnes, notamment en milieu urbain²⁷. Il reconnaît, en suivant les critiques de Celse, que la médecine des Méthodiques pouvait s’avérer plus opérationnelle dans le second cas²⁸. En somme, nous serions tenté de voir dans l’approche méthodique une médecine plus populaire, capable de s’adresser aux masses, là où la médecine rationnelle issue d’Hippocrate restait fondée sur le principe d’une relation particulière liant le thérapeute à son patient, ce que Celse a bien mis en évidence à travers la figure du *medicus amicus*²⁹.

En grossissant quelque peu le trait, osons déclarer qu’une conception “aristocratique” de la médecine s’oppose à une conception plus “démocratique”³⁰. Malgré la distance qu’il affecte, Celse n’est sans doute pas si éloigné de cette conception. Bien qu’il ne fût pas médecin et que son *De medicina* n’est autre chose qu’une entreprise de compilation et de vulgarisation du savoir médical dans un cadre plus vaste, celui d’une encyclopédie des *artes*, la première partie de son œuvre consacrée au régime met en œuvre une définition de la médecine et des principes qui vont dans le sens d’une pratique simple et efficace accessible à tous. Loin s’en faut que Celse fût un adepte inconditionnel d’Asclépiade, il n’en subit pas moins son influence, preuve s’il en est de la rapidité avec laquelle la pensée de ce dernier étendit son crédit³¹.

Les préceptes généraux de santé énoncés dans les premiers chapitres du livre I, placés sous l'angle du régime varié³², traduisent sans conteste cette influence. Ils furent posés par Asclépiade avant d'être repris par les Méthodiques: à titre d'exercices de santé, Celse revient à plusieurs reprises sur les activités telles que la lecture à haute voix, les jeux de balle, la course et la marche. Certes de telles activités étaient déjà prescrites par Hippocrate³³, mais elles deviendront surtout une sorte de canon hygiénique du méthodisme, dont l'une des lignes de force était d'exposer que des exercices physiques modérés et réguliers pouvaient contribuer à maintenir la bonne santé voire à la rétablir, l'exemple le plus emblématique étant sans doute la *gestatio*³⁴, qui vient inscrire la pratique thérapeutique dans un environnement socio-culturel bien déterminé. On ne saurait faire plus simple et plus accessible comme modèle thérapeutique. Les recettes n'ont pas changé et l'invitation à l'exercice physique régulier comme facteur de santé ont encore cours. Cette invitation à entretenir sa santé par des exercices et des recettes d'hygiène simples sert la démonstration de Celse, résumée dans la première phrase du livre I:

Sanus homo, qui et bene ualet et suae spontis est, nullis obligare se legibus debet, ac neque medico neque iatralipta egere.

L'homme en bonne santé, qui est à la fois bien portant et maître de sa conduite, ne doit nullement s'astreindre à des règles; il n'a besoin ni du médecin, ni du masseur-médecin (éd. et trad. G. Serbat).

Le programme est clair. La connaissance des principes élémentaires de la santé permet de se prémunir de la maladie et rend de fait le recours à la médecine spécialisée inutile ou rare. Un tel programme devait recueillir l'adhésion des contemporains.

On sait ce que fut la méfiance des élites – et sans doute du peuple également – de Rome à l'égard des savoirs et des sciences grecques. On sait l'aura de suspicion qui entourait généralement les médecins dans le monde romain et la figure de l'homme de l'art a souvent pu jouer

d'abord le rôle d'un repoussoir. Nous avons ouvert cette réflexion sur la présentation par Pline de la nouvelle médecine importée par Asclépiade: la critique du naturaliste, on le sait, ne vise pas que le seul Asclépiade mais, de manière plus générale, le développement de la médecine grecque à Rome, conséquence d'une dégénérescence des mœurs. Le conservatisme romain aimait à penser qu'il pouvait encore se fier aux remèdes transmis par les *ueteres*, fruits de l'accumulation d'une longue expérience de la vie à la campagne, au lieu de confier son corps aux mains et à la science des théoriciens de langue grecque. Ce tableau est bien connu et il n'est pas nécessaire d'y revenir ici. Il nous est brossé par une abondante littérature moralisatrice et n'est bien sûr que le reflet partiel de la réalité mais il reste révélateur d'une mentalité, la polémique ou la controverse disant toujours quelque chose de l'esprit du temps.

À titre de témoin de cet état d'esprit, les *Medicinae ex holeribus et pomis* [Remèdes tirés des légumes et des fruits] de Gargilius Martialis semblent un exemple de choix. Loin s'en faut que l'auteur, qui vécut au III^e siècle ap. J.-C., fût un praticien. Il fait partie de ces aristocrates romains qui, dans les moments d'*otium*, que leur laissait une carrière bien remplie, ressentirent le besoin de léguer à leurs contemporains des œuvres de compilation et de vulgarisation des connaissances³⁵. On peut ainsi citer de lui un ouvrage d'économie rurale, *De hortis* [Des jardins], et peut-être un traité *De curae boum* [Des soins à apporter aux bœufs]. Il est possible qu'il soit le rédacteur d'un *De herbis feminis* [Des herbes féminines] et d'une biographie de l'empereur Alexandre Sévère. En somme, son entreprise littéraire s'apparente à celle des Celse, Pline et, plus loin, des Caton ou des Varron. Il incarne l'encyclopédisme romain dans ses aspects les plus traditionnels, c'est-à-dire la volonté d'instruire le plus grand nombre³⁶ à partir des connaissances acquises issues de différentes sources, savantes ou plus populaires. Il opère ainsi une compilation de différentes sources à destination du public en vue

d'une mise en pratique simple et efficace de la part d'un lecteur non spécialiste.

Il se distingue en revanche de Celse en ce qu'il "n'a pas l'ambition, contrairement à Celse, de rédiger une somme médicale, mais bien de se cantonner à une médecine de proximité, empirique et sans *a priori*, qu'il destine à un lecteur profane désirant se soigner lui-même ou soigner ses proches. Il écrit pour cela un manuel pratique, duquel seront exclus tout débat ou polémique liés, notamment, aux diverses écoles médicales"³⁷. Ce projet explique la présence forte des remèdes de la médecine populaire dans le traité que nous conservons. "Cet effort ne restera pas sans lendemain, puisque Gargile Martial fut le précurseur d'une nouvelle tendance suivie par d'autres auteurs médicaux tardifs, parmi lesquels Serenus Sammonicus, Sextus Placitus, le Pseudo-Apulée et Marcellus Empiricus"³⁸.

Bien qu'ils ne soient pas des témoins de l'histoire des sectes médicales ni des polémiques qui les opposaient, de tels textes n'en sont pas moins révélateurs des centres d'intérêt de ceux qui étaient les patients des médecins et de ce qui pouvait être leur conception de l'art. On comprend que la vulgarisation de ce savoir était un enjeu majeur, sans doute afin d'échapper autant que faire se pouvait à l'emprise des spécialistes et des professionnels. On comprend également que les traditions issues de la médecine populaire conservaient un certain prestige en milieu romain, malgré la prolifération des systèmes étiologiques savants. En apparence, cela a peu à voir avec le méthodisme. Les Méthodiques restaient des professionnels adhérant à une doctrine et à une étiologie fondée sur des principes épistémologiques donnés. Il n'était bien sûr pas de leur intérêt de détourner leur clientèle de leur art.

Toutefois, dans ce cadre que nous qualifierons de socio-culturel plus que d'intellectuel, on peut penser que l'apparition de cette école a pu rejoindre un certain état d'esprit à l'égard de ce que nous appellerions aujourd'hui la science ainsi que d'un certain académisme médical,

issu notamment de la secte rationaliste, se revendiquant de l'hippocratisme. Des médecins qui proposaient une lecture et une explication relativement simples de la maladie, qui ne s'encombraient pas de connaissances philosophiques et anatomiques trop lourdes et qui, malgré cela, témoignaient d'un savoir-faire et d'une expertise cliniques n'ayant rien à envier à leurs contradicteurs fortement teintés de théorie, pouvaient aisément s'attirer la sympathie d'une clientèle en quête d'une alternative à la médecine savante.

Une comparaison contemporaine nous servira à la fois d'argument et de conclusion. Notre médecine occidentale, académique et institutionnalisée, dont la compétence et les résultats sont objectivement incontestables, se heurte de plus en plus à des remises en cause et à la concurrence d'autres modalités thérapeutiques moins officielles. Certaines de ces dernières appartiennent à des traditions médicales très anciennes ayant fait leur preuve auprès des populations, ainsi l'acupuncture et, plus généralement, la médecine chinoise, d'autres sont nées de théories ou de "philosophies" plus tard venues et sont parfois douteuses quant à leur légitimité. Si l'homéopathie du Docteur Samuel Hahnemann, née au XVIII^e siècle, a progressivement acquis une certaine reconnaissance académique, d'autres techniques de guérison ou de bien-être sont beaucoup plus contestées et contestables. Ces médecines parallèles ou alternatives ont pourtant le vent en poupe et même pignon sur rue auprès d'une certaine population, urbaine et éduquée pour l'essentiel³⁹. Parmi les reproches couramment adressés à la médecine institutionnelle, qui contribuent à favoriser les tendances et aspirations alternatives, son dogmatisme, sa "scientificité" et sa technicité croissantes, mais aussi, souvent, son manque d'efficacité ou d'audace face à la maladie, par excès de précaution thérapeutique⁴⁰.

À cette contestation est venu s'ajouter, plus récemment, un accès plus facile au savoir et à l'information à travers les médias de vulgarisation, par le biais d'Internet notamment. Le tout venant se sent ainsi plus à même de comprendre lui-même sa santé, d'établir le

diagnostic de ses pathologies et de discuter avec le spécialiste sur le traitement approprié. En quelque sorte, il devient en apparence plus facile aujourd'hui de devenir le médecin de soi-même, en conformité avec l'idéal que prônait le *De medicina* de Celse.

Le contexte antique était tout autre. Pas d'institution médicale à proprement parler mais des praticiens indépendants appartenant à des sectes différentes. Toutefois les querelles dogmatiques et théoriques opposant les tenants du rationalisme et de l'empirisme, les deux principales sectes issues de l'époque hellénistique, ont pu laisser le champ libre à l'émergence et à la réussite d'une médecine qui pouvait apparaître comme une alternative, offrant une étiologie et une approche thérapeutique plus simples – en apparence, pratiquée par des professionnels plus proches du patient profane, selon l'image qu'ils pouvaient donner d'eux-mêmes. La médecine a pour elle et contre elle à la fois d'être un art subtil, à mi-chemin entre la science et la philosophie, ce que le rationaliste Galien avait parfaitement compris, qui prêle par là-même le flanc à la controverse et aux mises en cause, qu'elles s'expriment au nom de la science ou au nom d'une philosophie de la vie et du soin.

En somme, lorsque Galien s'attaque comme il le fait à Asclépiade et à ses sectateurs, il s'inscrit certes dans un débat épistémologique et technique qui est au cœur de la pensée médicale antique depuis l'époque d'Hippocrate. Les textes constitutifs de la Collection hippocratique témoignent déjà des oppositions de principe qui pouvaient exister entre les différentes voies de l'art. Mais au-delà, il nous paraît certain qu'il s'attache à défendre une certaine conception de l'art reposant sur la maîtrise de connaissances théoriques approfondies dont la visée et les enjeux dépassent la seule efficacité thérapeutique. C'est donc une certaine image du médecin et de la profession médicale qu'il défend, une image qui fait du médecin un spécialiste, doté d'un savoir étendu et complet sur l'Homme, tel qu'il ne peut être remplacé par une forme d'amateurisme médical, qui serait celui des Méthodiques ou celui des patients se targuant de prendre eux-mêmes

en charge leur propre santé. Au sein d'une société qui entretient une méfiance ancestrale à l'égard de la profession, il s'agit bien pour Galien de défendre la dignité et l'utilité du médecin.

BIBLIOGRAPHIE ET NOTES

1. Le livre appartient à cette partie importante de l'œuvre, livres XXII à XXXII, passant en revue les connaissances amassées sur les remèdes tirés des plantes et des animaux.
2. Nous paraphrasons: *Durabat tamen antiquitas firma magnasque confessae rei uindicabat reliquias, donec Asclepiades aetate Magni Pompei orandi magister nec satis in arte ea quaestuosus, ut ad alia quam forum sagacis ingenii, huc se reperte conuertit atque, ut necesse erat homini qui nec id egisset nec remedia nosset oculis usuque percipienda, torrenti ac meditata cotidie oratione blandiens omnia abdicauit totamque medicinam ad causas reuocando coniecturae fecit, quinque res maxume communium auxiliorum professus, abstinentiam cibi, alias uini, fricationem corporis, ambulationem, gestationes* (XXXVI, 7, éd. A. Ernout & R. Pépin, Collection des Universités de France, Les Belles Lettres, Paris, 1958).
3. GOUREVITCH D., *Les voies de la connaissance: la médecine dans le monde romain*. In: GRMEK M. D., *Histoire de la pensée médicale en Occident*. T. I: Antiquité et Moyen-Âge. Paris, Éd. du Seuil, 1995, pp. 95-122. Sur Asclépiade, voir également RAWSON E., *The Life and Death of Asclepiades of Bithynia*. *Classical Quarterly* 1982; n. s. 32: 358-370.
4. PIGEAUD J., *L'introduction du méthodisme à Rome*. In: ANRW, II, 37.1, Berlin-New York, De Gruyter, 1993, pp. 565-599.
5. Sur la doctrine et son fond philosophique, dérivé de l'atomisme démocritéen, cf. HARIG G., *Die philosophischen Grundlagen des medizinischen Systems des Asclepiades*. *Philologus* 1983; 127: 43-60; VALLANCE J. T., *The Medical System of Asclepiades of Bithynia*. In: ANRW, II, 37.1, Berlin-New York, De Gruyter, 1993, pp. 693-727.
6. GOUREVITCH D., cit. note 3, p. 101.
7. Seuls les traités *Des maladies des femmes* de Soranos d'Éphèse et *Des maladies aiguës et chroniques* de Caelius Aurelianus ont été conservés.
8. Cf. LOPEZ FÉREZ J. A., *Le témoignage de Galien sur les Méthodiques à Rome*. In: MUDRY PH. & PIGEAUD J., *Les écoles médicales à Rome*. Actes

du 2^{ème} colloque international sur les textes médicaux latins antiques, Lausanne, sept. 1986, Genève, Droz, Genève, 1991, pp. 188-201, où l'on suggère que l'une des motivations de Galien pouvait être la jalousie, les médecins méthodiques connaissant un grand succès auprès notamment des patients les plus riches. Nous renvoyons à cet article pour l'ensemble des griefs exprimés par Galien à l'encontre du méthodisme; ils y sont tous passés en revue.

9. *De sectis ad eos qui introducuntur*, K. I, 82-83.
10. *De sectis ad eos qui introducuntur*, K. I, 83; *De methodo medendi*, K. X, 4; *De uenae sectione aduersus Erasistratum*, K. XI, 349.
11. Sur les détails du parcours intellectuel et "académique" de Galien, cf. NISSEN C., *Entre connaissances familiales et sectes médicales: quelle formation pour les médecins originaires de l'Asie mineure à l'époque romain?* In: LE BLAY F., *Transmettre les savoirs dans les mondes hellénistiques et romains*. Coll. Histoire, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2009, pp. 185-203, qui montre que le parcours de Galien est l'exemple d'une formation hors norme pour son temps.
12. *De methodo medendi*, K. X, 5 (cité et traduit par LOPEZ FÉREZ J. A., cit. note 8).
13. Nous gardons cependant bien à l'esprit l'importance accordée par Galien à l'expérience, garante absolue de la théorie. À travers le choix de ces termes, nous souhaitons surtout montrer que le rapport à la théorie ou à la spéculation n'est pas le même chez Galien qu'il a pu l'être chez les tenants du méthodisme.
14. *De usu partium*, I, 21 (K. III, 74), trad. Ch. DAREMBERG in Galien, *Oeuvres médicales choisies*. T. I, Gallimard, Paris, 1994 (reprise de l'édition parue chez J.-B. Baillière à Paris en 1854-56).
15. *Ibid.*, XI, 8 (K. III, 873-874), trad. Ch. DAREMBERG.
16. BERETTA M., *La rivoluzione culturale di Lucrezio. Filosofia e scienza nell'antica Roma*. Biblioteca di testi e studi 1042, Storia della scienza e del pensiero scientifico, Roma, Carocci editore, 2015, p. 76-83, soutient d'ailleurs cette filiation. Nous lui empruntons les deux mentions du *De usu partium* dont nous avons cité le texte.
17. VALLANCE J. T., cit. note 3.
18. Nous ne voulons pas signifier que les débats d'aujourd'hui sont exempts de toute controverse ou de toute rivalité doctrinale. Un tel tableau serait fallacieux. Mais c'est un fait que notre enseignement, tant du point de vue des apprenants que de celui des maîtres, n'est plus subordonné à l'adhésion préalable ou à la conversion impérative à un système de pensée.

19. VAN DER EIJK Ph., *The Methodism of Caelius Aurelianus: Some Epistemological Issues*. In: MUDRY PH., *Le traité des “ Maladies aiguës ” et des “ Maladies chroniques ” de Caelius Aurelianus. Nouvelles approches* (Actes du colloque de Lausanne, 1996). Nantes, 1999, pp. 47-83. Sur un autre plan doctrinal, nous avons montré que l'on pouvait nuancer dans les mêmes termes la thèse d'une filiation directe entre la secte pneumatique et la physique du Portique, cf. LE BLAY F., *Pneumatism in Seneca: An Example of Interaction between Physics and Medicine*. In: MAIRE B., 'Greek' and 'Roman' in Latin Medical Texts. *Studies in Cultural Change and Exchange in Ancient Medicine*. *Studies in Ancient Medicine* 42, Leiden-Boston, Brill, 2014, p. 63-76.
20. D'autres vinrent ensuite compléter le tableau, qui finirent par le rendre beaucoup plus complexe qu'il ne pouvait paraître.
21. *De medicina, Prooemium* 56, éd. et trad. SERBAT G., Collection des Universités de France, Les Belles Lettres, Paris, 1995. Au terme “relâchement”, plus fréquemment invoqué, Serbat préfère ici “épanchement”, qui traduit la même idée.
22. PIGEAUD J., *Les fondements du methodisme*. In: MUDRY PH. & PIGEAUD J., *Les écoles médicales à Rome*. Actes du 2^{ème} colloque international sur les textes médicaux latins antiques, Lausanne, sept. 1986, Genève, Droz, 1991, pp. 8-50 [1991]. Les lignes qui suivent reprennent la démonstration des p. 16-21 de cet article.
23. *Ibid.* p. 17.
24. *Introductio siue medicus*, K. XIV 684.
25. Trad. J. JOUANNA & C. MAGDELAINE (Hippocrate, *L'Art de la médecine*). GF Flammarion, Paris, 1999.
26. Nous adhérons à la thèse soutenue par NUTTON V., *Ancient Medicine*. London-New York, Routledge, 2004, pp. 187-8: “This chapter's reassessment of the most important Roman contribution to medicine will take the arguments of the Methodists themselves seriously. It will suggest that their major theories were the result of a reasoned response to a new situation, namely the sheer size of the city of Rome, and a dissatisfaction with both the Hippocratic and Empiricist approaches to diagnosis”.
27. *Ibid.* p. 191-2.
28. Cf. Celse, *De medicina, Pr.* 65-66.
29. Cf. MUDRY Ph., *Medicus amicus. Un trait romain dans la médecine antique*. Gesnerus 1980; 37: 17-20.
30. Nous sommes conscient du caractère simplificateur de cette opposition, mais il traduit l'esprit de la polémique. De fait, il est évident qu'un traité

hippocratique comme *Air, Eaux, Lieux*, qui pose la figure du médecin itinérant, voyageant de cité en cité pour en soigner les populations, définit la médecine comme une pratique destinée au public au sens large. Cependant, quelques siècles plus tard, Paul Broussais, dont les idées sociales étaient très avancées, ne cacha pas sa dette envers le méthodisme. L'inspiration était avant tout d'ordres épistémologique et doctrinal, et il serait difficile d'établir un lien de causalité direct entre la dette de Broussais à l'égard du méthodisme et ses aspirations sociales, si ce n'est une position de retrait à l'égard de l'institution médicale et de son aristocratie académique. Pour les éléments de contextes relatifs à Broussais, cf. LE BLAY F., (avec la collaboration de GOUREVITCH D.), *Un inédit de Laennec. La traduction des Traités des maladies aiguës et des maladies chroniques de Caelius Aurelianus*. Histoire des Sciences médicales 2009; 43.1: 83-109.

31. Nous renvoyons à MUDRY PH., *L'orientation doctrinale du De medicina de Celse*. In: ANRW, II, 37.1, Berlin-New York, De Gruyter, 1993, pp. 800-818 pour la question de l'orientation doctrinale du *De medicina*. Mudry défend la thèse de l'adhésion de Celse au courant asclépiadéen, position réfutée par G. Serbat dans sa notice introductive à l'édition du *De medicina* (p. LIX-LXVII). Selon Serbat, Celse cherche à définir une voie moyenne entre dogmatisme et empirisme. Mais cette voie ne passe pas par le méthodisme, puisque que sa théorie refuse la considération des cas particuliers. Serbat reconnaît toutefois la présence privilégiée d'Asclépiade parmi les *auctores* de l'encyclopédiste.
32. *Hunc oportet uarium habere uitae genus* (Lib. I, I.1). *Hunc* désigne l'homme en bonne santé (*sanus homo*).
33. G. Serbat renvoie à plusieurs passages du traité *Du régime*.
34. Cf. GOUREVITCH D., *La gestatio thérapeutique à Rome*. Mémoires du Centre Jean Palerne 3, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 1982, pp. 55-65.
35. Sur l'auteur et son œuvre, cf. l'édition par B. MAIRE, Collection des Universités de France, Les Belles Lettres, Paris, 2002, et l'ouvrage synthétique avec traduction de MAIRE B., *Se soigner par les plantes. Les "Remèdes" de Gargile Martial*. Sources en perspective, Lausanne, Éd. BHMS, 2007.
36. Lorsque nous parlons du " plus grand nombre " dans le contexte de l'Antiquité, on ne doit jamais perdre de vue que la lecture et l'accès aux livres restent des privilèges d'une élite lettrée. Le " plus grand nombre " désigne ici l'aristocratie et les milieux lettrés de l'Empire, soit un cercle plus large que les seuls spécialistes d'une discipline ou d'une école.
37. MAIRE B., cit. note 35, p. XXIX.

38. *Ibid.* p. XXXI.
39. Pour dresser un tableau complet, il ne faudrait cependant pas oublier, en milieu rural, les guérisseurs, magnétiseurs et autres rebouteux qui, dans certaines régions, représentent encore une alternative prisée à la médecine institutionnelle. Sur cette question, nous renvoyons à WUNENBURGER J.-J., *Imaginaires et réalité des médecines alternatives*. Coll. Médecine & Sciences humaines, Paris, Les Belles Lettres, 2008² (1ère éd. 2006).
40. L'accusation contraire est également souvent mise en avant, c'est-à-dire la dimension invasive et violente des procédures thérapeutiques, d'où la séduction des médecines dites "douces". On voit bien que, dès qu'il s'agit de contester la science établie, toutes les postures, y compris les plus opposées, sont possibles.

Correspondence should be addressed to:

frederic.le-blay@univ-nantes.fr

